

Introduction*Situation du passage*

Le passage que nous nous proposons d'étudier prend place dans la dernière scène de l'acte III du *Tartuffe*. Le personnage éponyme,¹ qui est au centre de toutes les préoccupations depuis le début de la pièce, n'est entré en scène que peu de temps auparavant (III, 2). Pourtant il a déjà eu l'occasion de confirmer la réputation de dangereux hypocrite que lui donne l'entourage d'Orgon, son protecteur et sa dupe. Le jeune et fougueux Damis a essayé, dans la scène précédente, d'alerter son père sur la réalité des intentions du faux dévot, qui a tenté de séduire sa belle-mère Elmire. Mais Tartuffe, qui ajoute de l'habileté à sa noirceur d'âme, garde le contrôle sur Orgon et la situation, paradoxalement, s'inverse : c'est l'honnête Damis qui est chassé, tandis que Tartuffe continue à être choyé, et protégé.

Problématique

On peut s'interroger sur la stratégie que met en œuvre ce personnage effrayant pour parvenir non seulement à tromper Orgon, mais encore à passer pour une douce victime à ses yeux, tandis que, par le jeu de la double énonciation, le spectateur est quant à lui apte à juger de la noirceur réelle du manipulateur.

Mouvement du texte

En effet dans un premier temps, des vers 1153 à 1167, Tartuffe parvient à obtenir qu'Orgon le supplie de demeurer chez lui, puis, ce point essentiel étant acquis, il pousse plus loin son avantage. Dans le bref espace de l'échange des vers 1168 à 1184, il manipule si bien Orgon que celui-ci lui intime un ordre parfaitement contraire à son intérêt : continuer à fréquenter Elmire et accepter de devenir son héritier. Croyant décider par lui-même et contre l'avis de tous, Orgon apparaît au spectateur comme une simple marionnette.

Développement*I. Vers 1153-1167*

La stratégie initiale de Tartuffe consiste à feindre l'humilité et à faire mine de vouloir s'effacer. Le discours qu'il tient à Orgon, habilement, est empreint de vérité, les meilleurs mensonges étant toujours ceux qui savent s'appuyer sur le vrai. Ainsi, prenant acte des « grands troubles » qu'il « apporte » (v. 1153), il considère « qu'il est besoin (...) qu'[il] sorte » de la maison de son protecteur, c'est-à-dire qu'il la quitte définitivement. Il semble donc considérer la situation avec objectivité – « je regarde (...) et crois » – et modestie, laissant de côté tout amour-propre, et se pliant à la nécessité – « il est besoin ». Il ajoute même à ce discours humble une touche d'affectivité, appelant Orgon « mon frère », en une apostrophe placée après la césure à l'hémistiche du vers 1154. Ainsi il se présente sous les traits trompeurs d'un chrétien pensant non pas prioritairement à lui-même mais, avant tout, à la paix de la maison de cet ami qui lui est cher. Celui-ci marque la surprise et l'effroi qu'une telle décision provoque en lui par une réplique courte, un hémistiche à peine, au rythme croissant (2 / 4) et comportant une double interrogation : « comment ? vous moquez-vous ? » (v. 1155). Sa stupéfaction, et peut-être aussi sa crainte, sont à leur comble.

Ainsi, la dupe est-elle entrée dans le piège finement tendu par Tartuffe, qui va pousser son avantage, en se présentant sous les traits de la victime d'un « on » vague mais néanmoins hostile, qui, malgré l'atténuation du pronom impersonnel, renvoie clairement à Damis et, plus largement, au reste de la famille d'Orgon. Employant des termes ou expressions particulièrement forts, tels que haïr (« on m'y hait ») ou « donner des soupçons de ma foi », placés qui plus est au début et à la fin de la réplique pour leur conférer un poids plus

¹ Qui donne son nom à l'œuvre.

important encore, Tartuffe tend une perche à Orgon. Il attend, le spectateur, lui, n'en est pas la dupe, qu'on prenne son parti : son discours sous-entend que la famille souhaite manipuler Orgon, puisqu'elle « cherche » à atteindre un but préétabli et qu'elle place ainsi Orgon en position d'objet et non de sujet (cf. la fonction de « vous », au vers 1156). Le but proposé est d'ébranler la relation de confiance établie entre le protecteur et le protégé, cette « foi » qui les unit, mais, la polysémie de ce terme capital placé à la rime permet également de comprendre que les « soupçons » qu'on s'emploie à instiller en Orgon portent aussi sur la réalité de la dévotion de Tartuffe. Certes, cette double « foi » est fondée à être remise en cause, le spectateur le sait, mais la manière dont Tartuffe présente le problème, dirige Orgon, qui n'a pas cette finesse. En effet, ce dernier peut supposer que seule la haine familiale est la cause de cette accusation, puisque Tartuffe a bien pris garde d'ouvrir sa réplique par cette notation. De fait, Orgon, au vers 1157 réagit à cette dimension affective en utilisant une métonymie,² celle de « [son] cœur ». Sa réponse, une nouvelle fois s'opère de façon interrogative, mais ce ne sont plus de réelles questions qui sont ici posées. La première marque l'apparent libre-arbitre d'Orgon, qui fièrement se pose en contradicteur de la volonté familiale, indifférent au souhait des siens : « qu'importe ? ». La seconde est une question rhétorique, dont la réponse est sous-entendue : « voyez-vous que mon cœur les écoute ? ». Il semble ainsi rassurer un Tartuffe qui lui paraît une victime que l'on doit reconforter. C'est pourquoi il reprend le verbe « voir », employé par son interlocuteur au vers 1155 à la première personne du singulier, à la deuxième personne du pluriel au vers 1157. En quelque sorte, il dirige le regard de Tartuffe d'une réalité douloureuse, la haine de la famille, vers une réalité plus douce, l'affection d'Orgon. Son « cœur », de fait, a pris parti, et c'est pour Tartuffe.

Ce dernier est ainsi parvenu à engager la parole de son protecteur, en lui donnant l'impression qu'il exprime ici sa volonté, opposée à celle de tout autre, des siens, qui haïssent Tartuffe, mais aussi de Tartuffe lui-même puisque celui-ci faisait mine de souhaiter s'effacer.

Il est pourtant nécessaire au fin stratège qu'est le faux dévot d'assurer plus fermement encore cet acquis. Aussi développe-t-il une hypothèse, pour le futur, poussant Orgon à se projeter dans des difficultés à venir et à ne pas se limiter à la situation présente : si « ici » (v.1159) et maintenant Orgon « rejette » les « rapports » de sa famille, peut-être qu' « une autre fois » il y accordera du crédit. Tartuffe présente par ailleurs les nouvelles attaques comme certaines, « on ne manquera pas » (v. 1158), mais laisse ouverte la réaction d'Orgon, esquissant à peine la possibilité (« peut-être ») d'un changement d'attitude de son protecteur au vers 1160. Pour accroître la légèreté de l'hypothèse à peine évoquée, Tartuffe ne fait même pas d'Orgon le sujet de cette trahison supposée, mais opte pour un pudique passif : « seront-ils écoutés ». Pourtant l'identité de l'agent, quoique implicite, ne fait pas le moindre doute. Orgon le comprend et se lie plus encore à son manipulateur par la fermeté de sa réponse, qui vaut serment ou engagement : « Non, mon frère, jamais. » (v. 1162). La simplicité de cette réponse et sa dimension affective, rendue plus patente encore par la reprise de l'apostrophe déjà employée par Tartuffe au début de l'extrait, montrent à quel point Orgon, de tout son être, se trouve pris dans les lacs de l'hypocrite. Tartuffe en profite, complétant par un second hémistiche l'alexandrin dans lequel il réitère cette apostrophe : « mon frère ». La position à la rime du sujet de sa phrase, « une femme », met en valeur ce terme. Sous couvert d'une maxime universelle au présent de vérité générale, « une femme / Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme », il laisse entendre à Orgon que cette situation s'applique à son propre couple. Habilement, il fait d'un époux la dupe idéale de son épouse, alors même qu'Orgon est sa dupe, et non celle d'Elmire, comme le spectateur a eu le loisir de s'en apercevoir. Mais, contrairement à ce dernier, Orgon ne perçoit évidemment pas le double fond de la réplique :

² Figure qui consiste à désigner le tout par la partie, ici le cœur pour Orgon tout entier.

c'est qu'il est persuadé de n'être la dupe de personne, comme l'indique au vers 1163 sa répétition de la négation : « non, non ».

Tartuffe n'a alors plus qu'à porter son dernier coup, faisant mine de souhaiter ce qu'il désire en réalité voir repoussé par son protecteur : « Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici / Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi ». Il souligne habilement, par le verbe « attaquer », dont il se fait le COD, que sa vertu est outragée et que si, en bon chrétien, il ne souhaite pas riposter il opte pour un retrait qui lui permettra cependant de se soustraire à cette prétendue diffamation. En un vers injonctif³ Orgon, croyant toujours s'opposer à tous (« Non ») donne en réalité satisfaction à l'habile manipulateur : « vous demeurerez : il y va de ma vie. » (v. 1165). Ce dernier hémistiche, hyperbolique, souligne à l'attention du spectateur à quel point Orgon est sous la coupe de son protégé. Celui-ci accepte la proposition qui lui est faite, non sans montrer encore quelques réticences habiles, qui passent là aussi par une hyperbole, « il faudra que je me mortifie » (v. 1165), conforme à son image de dévot, les mortifications étant les souffrances physiques que s'infligent de fervents croyants pour se rendre inaccessibles au péché. Ici, le terme est évidemment entendu comme un blasphème par les spectateurs, dans la mesure où la pseudo-contrainte que dit s'infliger Tartuffe, loin d'être vertueuse est la marque de son vice. Il minaude encore, plaçant dans la position forte de l'amorce du vers 1167 un adversatif, « pourtant », auquel Orgon rétorque sous la forme d'une simple exclamation « ah ! » qui suffit apparemment à achever de convaincre Tartuffe qui conclut un peu brutalement, afin de souligner pour le spectateur le caractère faux des coquetteries précédentes : « Soit : n'en parlons plus ».

Bilan & transition /

Ainsi, après avoir habilement manœuvré, Tartuffe en arrive ici au point essentiel pour lui : il obtient d'Orgon que celui-ci prenne explicitement parti pour lui et semble ne demeurer dans la maison qu'à contrecœur, pour obéir à son ami et ne pas le contrarier. Pourtant, il va pousser plus loin l'avantage que lui permet sa mainmise absolue sur sa dupe, le réduisant à l'état de marionnette ridicule.

II. Vers 1168-1184

Pour ce faire, il choisit encore la voie de l'opposition, marquée par la conjonction de coordination « Mais », sachant bien qu'Orgon n'aime rien tant que contredire son interlocuteur. Il se pose en spécialiste de ce type de situation : « (...) je sais comme il faut en user là-dessus. » (v. 1169). Il se présente humblement comme un homme pouvant faire l'objet de rumeurs dont « l'honneur » d'Orgon pourrait pâtir. Par « amitié », et non par souci de sa réputation, il prétend donc « prévenir les bruits et les sujets d'ombrage » (v. 1170), c'est-à-dire les accusations d'adultère en « [fuyant l'] épouse » d'Orgon (v. 1171). Mais une fois de plus celui-ci coupe la parole de son interlocuteur pour rectifier ce désir apparent et, en fait, rencontrer le désir réel de Tartuffe : « Non, en dépit de tous vous la fréquenterez » (v. 1172). C'est donner à Tartuffe une autorisation de faire la cour à Elmire, et ce d'autant plus qu'Orgon, dans son excès, rend son ordre hyperbolique : « je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie » (v. 1174). Il met là en pratique la sentence du vers 1173 qui le définit le mieux : « Faire enrager le monde est ma plus grande joie », joie si grande qu'elle ne s'efface ni devant les possibles outrages portés à sa réputation, ni devant le risque de perdre ses biens. En effet, emporté dans une sorte d'élan destructeur, il surenchérit : « Ce n'est pas tout encor » (v. 1175). A son « je veux » du vers précédent répond un « je ne veux point » au vers suivant : mais, positive ou négative, cette volonté est tournée dans la même direction, dans l'intérêt de Tartuffe et, le spectateur en a bien conscience, contre son intérêt propre. En effet, ne résistant

³ = qui donne un ordre.

pas au plaisir de « les mieux braver tous » (v.1175), il fait de son manipulateur son unique « héritier » (v. 1176).

Joignant le geste à la parole, il se propose dans l'instant (« je vais de ce pas » - v.1177) de prendre un engagement juridique en bonne et due forme qui achèvera de le lier à Tartuffe « en fort bonne manière ». La folie d'Orgon se signale ici aux yeux des spectateurs par son enthousiasme excessif et décalé : l'expression « donation entière », étirée sous l'effet de la diérèse,⁴ s'étend sur un hémistiche entier. Son élan se transforme alors en tendresse excessive et risible à l'égard de Tartuffe, ce « bon et franc ami » dans lequel le spectateur reconnaît plutôt un ennemi d'Orgon, mauvais et hypocrite. L'antiphrase involontaire se poursuit dans le vers, en un jeu où perce, par le biais de la double énonciation, la voix du dramaturge qui tourne en dérision son personnage : en effet, lorsqu'Orgon prétend « prend[re] » pour « gendre » Tartuffe, en sujet maître de la situation, le spectateur ne peut s'empêcher de considérer que c'est bien plutôt Tartuffe qui a pris Orgon au piège. Mais cet élan, et le sacrifice qu'il vient de faire important, contre tout usage, de sa réputation et de sa fortune finalement peu à Orgon. C'est une haine, déjà perçue dès le premier acte, contre sa famille qu'Orgon exprime ici. Elle perce dans la comparaison du vers 1180 qui, dans le rythme croissant d'une énumération ternaire – « que fils, que femme, et que parents » – balaie tout cet entourage au profit de Tartuffe. Croyant toujours avoir le dessus et être le sujet de ses actions tandis que Tartuffe n'en serait que l'objet (« je vous propose », v. 1181), Orgon achève donc sa tirade par une question orientée, l'usage de la négation « N'accepteriez-vous pas » appelant naturellement l'accord de l'interlocuteur.

Celui-ci, qui n'a finalement eu qu'à lancer habilement Orgon dans sa folie, n'a plus qu'à récolter les fruits de son ignominie. Là encore, de façon quelque peu blasphématoire, il s'en remet au « Ciel » en une formule toute faite d'humble soumission : « La volonté du Ciel soit faite en toute chose » (v. 1182). Or le spectateur sait bien que ce n'est évidemment pas l'expression de la volonté divine qu'il vient d'entendre. Le discours d'Orgon, dû pour parti à l'ingéniosité de Tartuffe et pour parti à sa folie destructrice, ne saurait pas passer pour juste. Cependant, si le spectateur peut être choqué, Orgon ne le laisse pas s'installer dans l'indignation qui affleure. Reprenant sa réplique mécanique de l'acte I scène 4, « Le pauvre homme ! » (v. 1183), il achève la scène sur une impression comique, malgré tout, renforcée par son exclamation jubilatoire et un peu grossière : « Et que puisse l'envie en crever de dépit ! » (v. 1184).

L'acte se termine donc sur la promesse faite par Orgon de « vite (...) dresser un écrit » de ses promesses farfelues et le spectateur se trouve maintenu dans le suspens, se demandant ce qui va advenir du pauvre Orgon, si bien manipulé par son terrible et puissant adversaire.

Conclusion /

Ainsi Tartuffe, parce qu'il a percé au jour le fonctionnement d'un Orgon animé d'un absolu esprit de contradiction, sait user avec habileté de son hypocrisie et de sa fausse humilité pour parvenir à ses fins. Il a non seulement acquis, en cette fin de troisième acte, d'être maintenu dans la maison de son protecteur mais encore la promesse de devenir son gendre, de pouvoir fréquenter sa femme et d'hériter de ses biens. Loin d'avoir été déstabilisé par l'attaque frontale et fondée de Damis, il a paradoxalement conforté sa position. Le spectateur, contrairement à Orgon, n'est pas dupe de la part de manipulation qu'a nécessité pareil résultat et s'interroge sur les stratagèmes que les « justes » pourront bien désormais mettre en œuvre pour sortir Orgon, malgré lui, du mauvais pas dans lequel il s'est enfoncé. Il comprend en tout cas, après avoir été témoin de cet échange, que la voie de la franchise ne sera pas celle qui pourra être efficace.

⁴ Do/na/si/õ/ ã/tyeR